

Mlle de Sainclair avait voulu se marier au maître-autel ; les grandes orgues avaient joué l'*Ave Maria* de Gounod.

Monseigneur l'évêque de Quimper avait consenti à se déplacer et à officier.

Toute l'aristocratie de Brest et des environs avait répondu à l'invitation qui lui était faite au nom de la comtesse de Kerlor. L'orgueilleuse Mariana jouissait de son triomphe, bien qu'il dût sans doute n'avoir pas de lendemain elle voulait ce jour-là écartier de son esprit toutes les préoccupations affligeantes.

Elle s'était composé une figure rayonnante ; ses yeux bleu sombre se baissaient chastement, et la pudique rougeur des vierges empourprait son front.

Paul Vernier, très ému, était pâle ; sa nature vibrante à l'excès lui enlevait son sang-froid ordinaire.

Déjà, au mariage civil, qui avait eu lieu la veille, son trouble avait été grand ; mais dans cette majestueuse église, au milieu de cette mise en scène impressionnante, il était ému au delà de toute expression.

Il se souvenait que c'était là, dans ce sanctuaire, qu'il avait osé dire à Mariana qu'il l'aimait.

Il regardait le pilier derrière lequel il avait attendu que la jeune fille fût seule.

L'église, ce jour-là, n'avait pas ces splendeurs d'apothéose. Il y était revenu bien souvent, croyant revoir Mlle de Sainclair ; il s'était désespéré en constatant qu'il était seul au rendez-vous. Il avait eu tort, mais pouvait-il deviner que la jeune fille s'était juré de ne rentrer dans ce temple, qui avait entendu les premiers vœux, que pour y concevoir la bénédiction nuptiale ?

Robert d'Alboize regardait Paul pour l'exhorter au calme, et Mariana lui avait dit tout bas, agenouillée sur son coussin de velours rouge à crépines d'or :

— Mon ami, tous les yeux sont fixés sur nous.

Paul avait cherché à se ressaisir ; il n'y était qu'incomplètement parvenu.

Quand il passa au doigt de sa femme l'anneau symbolique, ce fut avec un tremblement nerveux ; mais son visage s'illumina d'une façon radieuse et la félicité la plus complète emplit son cœur. Son agitation cessa.

L'évêque prononça une courte allocution qui souleva de flatteurs murmures, compatibles avec le recueillement que devait imposer la cérémonie.

Paul Vernier et Mariana de Sainclair étaient unis devant Dieu et les hommes.

Le sculpteur avait perdu sa mère. Son père était venu au mariage. C'était un homme d'une soixantaine d'années, au visage placide et bienveillant, chef de bureau à l'administration des postes et télégraphes. Il était décoré.

Le garçon et la demoiselle d'honneur étaient un cousin germain de l'artiste, venu de Paris avec le papa, et Mlle Jeanne Nerville, très heureuse dans ses blancs atours.

L'abbé Victorien, curé de Kernéis, le frère de feu Mme Vernier, était également là.

Pendant le défilé qui eut lieu à la sacristie, Georges de Kerlor, qui avait renoué des relations affectueuses avec l'officier, fréquenté l'hiver précédent à Paris, Georges de Kerlor dit au capitaine :

— Vous allez me permettre, à mon tour, de vous présenter ma fiancée.

— Très volontiers, mon cher comte, répondit Robert. . . .

— En même temps, je vais vous mener saluer Mlle de Kerlor, votre valseuse de l'ambassade russe.

— Mademoiselle votre sœur est ici ? fit Robert gaiement.

— Oui. . . . Elle est venue avec Mlle Hélène de Penhoët, ma fiancée. . . . Ma mère a craint la fatigue de cette journée, et, à son grand regret, elle est restée au château. . . . Les jeunes filles sont arrivées à l'église quelques instants avant l'entrée de l'évêque.

Robert d'Alboize, d'une correction absolue, et tout à sa mission de témoin, n'avait pas regardé les invités pendant la cérémonie.

Mais si le capitaine n'avait pas commis un péché de curiosité bien excusable, il n'en était pas de même dans le clan féminin qui se pressait au milieu de la nef.

L'officier ralliait tous les suffrages des femmes et des jeunes filles par sa beauté martiale et sa prestance de gentilhomme.

Parmi ces jeunes filles, précisément, se trouvait Carmen.

En venant au mariage de sa cousine, Mlle de Kerlor ne pouvait supposer qu'elle allait y rencontrer ce brillant capitaine avec qui elle avait eu tant de plaisir à danser à Paris.

Elle fut ravie de le revoir et elle le signala à Hélène.

— M. Robert d'Alboize !. . . . Tu sais bien, l'officier dont je t'ai parlé.

Aussi, quand Georges lui amena le jeune homme, celui-ci fut-il accueilli de la façon la plus aimable par Carmen.

Mlle de Kerlor s'écria :

— Je ne m'attendais pas du tout à vous rencontrer à la noce de ma petite cousine. . . . Georges a dû être bien surpris.

Robert expliqua en quels termes il était avec Paul Vernier.

— Je suis doublement heureux, dit-il, de n'avoir pas hésité à quitter la capitale de la Suède. . . . J'ai fait plaisir à un ami intime et je suis charmé de retrouver M. et Mlle de Kerlor.

Et se tournant vers Hélène, il ajouta :

— Je regrette, mademoiselle, de ne pas vous avoir rencontrée aussi à Paris l'hiver dernier, car au lieu de revoir deux amis, j'en reverrais trois.

L'orpheline eut un sourire affable ; la franchise du capitaine lui rappelait la droiture de Georges et elle s'expliqua la sympathie qui semblait les réunir.

— M. d'Alboize, ajouta Carmen joyeusement, on dansera ce soir.

Il répliqua :

— Je vous supplie de me garder une petite place sur votre carnet.

— Vous serez en tête du tableau, capitaine, répartit Mlle de Kerlor ; vous passerez au choix.

Le défilé était terminé. Mariana sortit au bras de son beau-père. Quand la mariée apparut sous le porche de l'église, il y eut un vif mouvement de curiosité dans la foule rassemblée sur la place.

Tous les yeux se braquèrent sur la jeune épousée, qui ne paraissait pas très intimidée.

Il y avait de tout dans ces innombrables regards ; à côté de beaucoup d'admiration, se glissait un peu d'envie et même d'ironie.

Chacun exprimait son opinion :

— Elle est très jolie !

— Oui, mais elle a l'air rudement fière.

Une autre voix féminine ajouta, désignant l'orpheline :

— J'aimerais mieux la blonde.

Les ouvrières de Mme Rozen, la blanchisseuse de Recouvrance, avaient demandé à leur patronne la permission d'aller voir le grand mariage.

— En parlant de la blonde, fit Yvonne. . . . C'est singulier. . . . On dirait qu'elle ressemble à Mlle de Penhoët.

— T'es pas folle ? demanda Marik.

— Pas du tout, reprit sa camarade. . . . Tiens, regarde !

L'orpheline, au bras de Georges, s'était tournée du côté des blanchisseuses.

— C'est vrai, reconnut Marik.

— Elle est avec le monsieur et la demoiselle qui montaient chez elle, le jour de l'orage.

— Eh bien ! Elle en a une chance !. . . . C'est toujours les mêmes quoi !

Dans un autre groupe, le dialogue suivant s'échangeait à mi-voix entre deux personnages que nos lecteurs n'auront pas de peine à reconnaître.

— C'est la gigolette du bois de Kernéis !

— Dis donc, Eusèbe, elle n'a plus besoin de vulnérable.

— On n'a jamais pu savoir, répartit La Limace en clignant de l'œil.

— Et celui qu'elle épouse c'est le mec qui l'a arrachée de nos pattes !

— Dis donc, Zéphyrine, nous sommes pour quelque chose dans ce mariage-là.

— Bien sûr ! elle aurait dû nous inviter à sa noce.

— Nous ne l'inviterons pas à la nôtre, Fifi, et puis v'là tout. . . . Ces gens du monde, faut toujours leur donner des leçons de savoir-vivre.

— Ah ! malheur ! glapit la somnambule.

Et pour ne pas perdre leur temps, La Limace et Zéphyrine, venus dans ce but, explorèrent habilement et fructueusement les poches de leurs voisins.

Ils se faulillèrent audacieusement au premier rang des curieux, et au moment où Mariana montait en voiture, le couple cria :

— Vive la mariée !

Mme Paul Vernier se retourna ; et en apercevant les faces gouailleuses des deux malfaiteurs elle eut un tressaillement.

Cet incident fut vite oublié. Mariana était complimentée, fêtée par tout le monde ; elle prenait de petits airs de reine qui seyaient fort bien d'ailleurs à sa beauté impérieuse.

Pendant le festin, elle obtint un nouveau triomphe. Après le repas elle voulut ouvrir le bal avec le comte de Kerlor.

Quand Georges mit sa main dans celle de Mariana, la jolie épousée sentit disparaître tout son empire sur elle-même.

Elle garda pourtant un sourire stéréotypé sur ses lèvres ; mais elle était mordue cruellement au cœur.

Elle voulut s'étourdir et, par un prodige de volonté, se donna l'illusion d'appartenir tout entière au comte, pendant ces quelques instants. Mais hélas ! ce n'était pas lui qu'elle avait épousé, et quand